

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre I

Le temps passa. Il me parut bien long, à cet âge privilégié où les heures et les jours ne comptent pas, où les années semblent avoir le privilège de ne jamais s'achever. Et, bien que Camino ayant terminé son mandat, nous eussions alors un nouveau gouverneur, don Lucas Benavides, celui-ci se montrait mon ami et je continuais à remplir mes fonctions, je ne dirai pas brillamment, mais avec une certaine discrétion, qui fit taire nombre des malveillances qu'avait suscitées, au début, mon élévation inattendue. On m'était reconnaissant, sans me le dire, de la courtoisie et de la délicatesse que j'avais montrées envers les prisonniers politiques, à l'heure tragi-comique de la révolution, contre toutes les traditions et tous les précédents alors en usage. Ce fut Vazquez qui me confirma dans cette pensée, quand il revint, avec son titre de docteur, récemment conquis à la Faculté de la province voisine. Il loua ma conduite, me démontrant que j'avais

fait faire un pas important vers les mœurs politiques et sociales meilleures dont les bons citoyens rêvaient pour notre pays.

- *Tu commences bien – me dit-il –, et je n'espérais pas tant de toi. Ces preuves de culture valent mieux que tes espiègleries de jadis et élèvent le niveau moral du pays.*
- *N'exagère rien – lui répliquai-je –. N'importe qui aurait agi de même à ma place.*
- *Non. Tu as fait plus : tu as donné un bon exemple.*

Ce qui contribuait à rendre son jugement bienveillant, qui en réalité m'importait peu, c'était l'état de béatitude dans lequel il se trouvait grâce à un titre que la majorité des gens respectait, grâce aux ressources suffisantes que lui procuraient son père et une fiancée jolie et aristocratique, Maria Blanco. Mais en disant fiancée, je ne me sers pas du mot exact, parce qu'en réalité, Maria Blanco, la patricienne par antonomase, ne faisait en réalité que le « *distinguer* », ces distinctions faisant supposer qu'elle finirait probablement par devenir sa fiancée. Ils n'étaient engagés par aucun

convenablement, m'arranger une maison décemment meublée et régler quelques dettes pressantes. Tu sais que j'ai de quoi répondre et que je ne suis pas en position d'escroquer quelqu'un, aussi je te serais reconnaissant, comme d'un signalé service, si tu me prêtais vingt mille pesos le plus tôt possible. Les as-tu ? Car je ne doute pas que, si tu les as, tu me les prêterais immédiatement ...

- Tu fais bien de ne pas en douter, mais, pour le moment je ne les ai pas – me répondit-il –. Il faudrait attendre ...*
- C'est que l'affaire est urgente, très urgente !*
- Alors il ne s'agit pas seulement de t'installer.*
- Je t'ai déjà dit que j'avais quelques dettes d'honneur.*
- Allons sois franc, tu as joué et tu as perdu ?*

Je n'hésitai pas alors à lui dire la vérité.

- C'est vrai ! – m'écriai-je – C'est pour cela que je te parle de dette d'honneur. Tu as du flair. Pourras-tu, même en faisant un*

sacrifice, me procurer ces pesos dans les vingt-quatre heures ? ou plutôt dans douze heures, car j'en ai déjà perdu douze !

- Oui. Accompagne-moi et tu les auras.

Il alla voir un de ses parents qui n'hésita pas à lui prêter la somme, probablement sur de solides garanties, car les vieux de ma province ne sortent pas leur argent facilement. Pour en finir, le même soir je pus payer ma dette et il me resta une somme importante qui me permit de commencer à m'installer comme c'était, en réalité, mon désir.

J'avais vécu jusqu'alors à l'hôtel, mais je n'étais pas chez moi, et tous mes actes étaient épiés, non seulement par la domesticité, plus ou moins fidèle et discrète, mais aussi par les étrangers qui y logeaient, quoique ma chambre fût relativement isolée, sans logements voisins, au fond d'une des grandes cours de la vétuste demeure seigneuriale transformée en hôtel ; mais, il était impossible d'empêcher que les hôtes passassent souvent par mes domaines et surtout qu'ils vissent qui entraait ou sortait de mon appartement. Je pris donc une

petite maison dans une rue peu fréquentée, mais très centrale, et la meublai, quoique modestement, aussi commodément qu'on pouvait le faire alors en province. Je fis, aussi, arranger le petit jardin qui, avec ses quatre figuiers, ses pêchers et ses abricotiers, s'étendait derrière la maison et allait donner sur une autre rue, plus solitaire encore que la première. J'avais ainsi une maison, et une garçonnière à la tête de laquelle je mis mon ancien camarade Sarto Contreras, le fils de mon ami le postillon de la diligence de Los Sunchos qui, aspirant à la dignité d'agent de police comme à un bâton de maréchal, m'avait demandé souvent de l'emmener à la ville, et homme en qui je pouvais avoir une confiance aussi aveugle que Camino en son valet de chambre, Cruz.

Cela fait, sentant à nouveau le manque de fonds, je résolus de penser sérieusement à mes affaires d'argent et de me rendre compte exactement de l'état de notre fortune.

Don Higinio avait préparé très habilement la vente de notre propriété, point de départ de notre

enrichissement possible, mais, dans les derniers temps, il s'en désintéressa complètement, comme c'était naturel, sans rependant, je dois le dire à son honneur, détruire son oeuvre par esprit de vengeance, soit par générosité ingénue, soit aussi parce que j'étais déjà trop fort pour qu'il me fît la guerre avec des armes aussi petites et aussi misérables ou soit parce qu'il avait encore l'espérance de me voir son gendre un jour. Entre temps, comme personne ne s'occuperait de l'affaire si je ne m'en occupais pas, je résolus d'aller à Los Sunchos y donner la dernière main, profitant de la nouvelle que l'opposition, lancée sur cette piste y a quelques années par l'habileté de Rivas, réclamait à cor et à cri l'ouverture des rues que ma propriété interceptait, sans se rendre compte qu'elle faisait précisément ainsi le jeu de ses ennemis. Dans ma carrière politique, j'ai souvent eu l'occasion de voir se produire ce phénomène, plus commun qu'on ne le croit. Il n'y a pas de meilleur collaborateur que l'adversaire, quand on sait se servir de lui.

Donc, je partis un jour pour Los Sunchos, avec toute la pompe

qu'exigeait ma haute position de député et de chef politique, quoique avec l'apparente modestie qui cadre avec un démocrate créole. J'allai à cheval, vêtu de la *bombacha* et portant le *poncho*, le *chamberg* et les hottes, mais emmenant avec moi une petite escorte, comme si j'allais en mission officielle, faire une visite d'inspection de la police des départements, et notamment du mien.

Avisées de mon arrivée, les autorités locales m'attendaient et me préparaient une grande réception. Quelques fonctionnaires vinrent à cheval jusqu'à l'entrée du village, et m'accompagnèrent à la Municipalité où des rafraîchissements étaient préparés, et où étaient réunis de nombreux citoyens, avec l'inévitable société de musique.

Il y eut des accolades, des serrements de mains, des acclamations, des toasts, des marches triomphales, l'Hymne National et un long discours commandé de longue date à mon ami, le Galicien de la Espada, qui m'appela «*l'orgueil de Los Sunchos, fils privilégié de la province et protégé de la fortune et de la gloire* », provoquant les

applaudissements enthousiastes du parti officiel réuni pour me rendre honneur. J'essayai d'échapper à cet accueil, trop rustique déjà pour mon raffinement naissant de fonctionnaire de la ville, mais je n'y réussis pas avant de soutenir ce court dialogue avec le directeur de **La Epoca** :

- *Tu es un ingrat !*
- *Pourquoi ? – demandai-je, surpris.*
- *J'espérais que tu m'emmènerais à la ville. Ce n'est pas une vie ! Je perds mon temps, ici !*
- *Mais que ferais-tu, là-bas ?*
- *Par exemple ! Mais diriger, ou même rédiger, un journal quelconque. Tu sais que je m'y connais. Je puis t'être très utile, là-bas, et ici je ne sers ni à toi, ni à moi, ni à personne. Allons ! un bon mouvement, et cherche-moi quelque chose par là !*
- *Mais voyons ! Je ne puis emmener tout le pays, tu sais tous ceux que j'ai eu à placer ... sans savoir où ! Tout Los Sunchos me tombe sur le dos !*
- *Raison de plus ! Personne ne t'a servi comme moi. Et cela, c'est de l'ingratitude, Maurice !*

Il me disait cela avec un tel mélange

de sérieux et de comique que je ne pus faire moins que de rire et de lui promettre de travailler à ce qu'il vînt à la ville dans de bonnes conditions. Et je m'échappai sous le prétexte d'embrasser ma *petite mère* qui devait m'attendre anxieusement.

Elle le faisait, effectivement, et se jeta dans mes bras en pleurant et riant à la fois sans arriver à dire autre chose que « *mon petit enfant ! Mon petit enfant !* » comme si je venais de ressusciter. Il me fut difficile d'obtenir qu'elle calmât ses transports et s'assît dans cette salle à manger peu meublée et pauvre, aussi pleine de souvenirs qu'elle était vide de meubles. Je pus alors la voir. Dans la solitude, elle avait vieilli avec une incroyable rapidité. On aurait dit qu'elle était plus petite, beaucoup plus mince, voûtée, et si menue, si pleine de rides, avec ses bandeaux blancs et cendrés, elle était devenue une petite vieille. Elle souriait, cependant, entre les larmes qui continuaient à courir sur ses joues maigres.

- *Tu resteras, maintenant ?* – me demanda-t-elle.

- *Oui. Quelques jours ...*

- *Nous séparer encore une fois !*

- *Il le faut, petite mère, si vous ne voulez pas venir avec moi à la ville... Moi, je n'ai rien à faire à Los Sunchos ...*
- *Rien ? — et il y avait comme un reproche dans sa voix en disant ce mot. — C'est vrai ! ... Les enfants d'aujourd'hui ... Mais moi, si, j'ai à y faire, Je ne puis pas aller à la ville ... J'attendrai que tu viennes me voir... Mais, viens plus souvent ... Moi, je ne puis pas aller ...*

Je sus plus tard la raison de cette insistance à rester : elle rendait à la mémoire de *petit père* un culte exagéré, presque maladif, auquel elle était portée par ses anciennes tendances mystiques, visitant tous les jours la tombe qu'elle avait convertie en jardin, et qu'elle remplissait cependant de fleurs coupées. Elle ne me fit aucune confidence, avec la réserve caractéristique des anciennes dames créoles, mais je crois que depuis que *petit père* était mort, elle le considérait comme davantage à elle, plus exclusivement à elle, et renouvelait avec son ombre leur brève lune de miel. Sans cela, comment expliquer cette espèce de tiédeur vis-à-vis de

moi, ce phénomène extraordinaire qui lui permettait de vivre volontairement séparée de moi ? Par amour de Los Sunchos ou par crainte d'un autre abandon, analogue à celui de son mari vivant ? Pour cet amour posthume qu'elle sentait partagé depuis sa tombe ?

Ces devoirs accomplis, et diverses autres formalités remplies, je m'occupai d'étudier dans ses détails la situation de Los Sunchos. Quelques changements s'étaient produits, profonds à première vue : Don Socrates Casajuana n'était plus intendant municipal ni don Themistocles Guerra président de la Municipalité. Mais, ne craignez rien ! Le changement n'avait pas été si radical, car don Themistocles exerçait l'intendance et don Socrates la présidence, grâce à une série d'habiles permutations entamées quelques années plus tôt. L'intendant n'étant pas rééligible, ils avaient trouvé ce moyen pour monopoliser le pouvoir dans le bien des Sunchaliens, en n'ayant même plus l'aimable contrôle de don Higinio. Je me trouvais donc sur un terrain ami et je pouvais tenter la concrétisation de l'affaire.

- *La chose peut se faire, mais cette maudite opposition ! – s'écria Casajuana quand je les appelai pour en discuter.*
- *Ils ne nous laissent même plus faire un pas ! – s'écria Guerra.*
- *Allons, don Themistocles ! Allons, don Socrates ! – dis-je en riant ironiquement – L'opposition réclame à grands cris l'ouverture des rues ! Est-ce que vous voulez me prendre pour un petit enfant ?*

Casajuana, le plus rusé, s'empressa de répondre, ayant sans doute déjà préparé ses objections s'il n'y voyait pas clairement son avantage :

- *Oui, mais. l'opposition prétend que le terrain des rues est propriété municipale et doit revenir gratuitement à la municipalité.*
- *Comment ? Quelle absurdité ! – protestai-je.*
- *Ils ne manquent pas de base sur laquelle se fonder. Sur le plan primitif du village, qui existe dans. Les archives, les rues apparaissent ouvertes sur toute leur extension.*
- *Même s'il en était ainsi – objectai-je –, il faudrait encore savoir si le droit de propriété n'est pas*

antérieur à ce plan.

- *Le document est postérieur – dit don Socrates –. J'ai comparé moi-même les dates. Et ce qui complique encore plus les choses, c'est qu'il s'agit de terrains vendus par la Municipalité elle-même.*
- *Avec l'obligation d'ouvrir les rues ?*
- *Cela va de soi. De plus, le plan est là.*
- *Il faudrait voir le document qui, sûrement, ne parle pas de rues. Et, en tout cas, je ne sais pas ce que ce plan vient faire dans les archives. Il n'est d'aucune utilité.*

Et, faisant appel aux euphémismes les plus habiles et à toute la dialectique dont j'étais capable, je leur insinuai que je leur donnerais une ample participation dans l'affaire s'ils étaient assez «*gauchos*» pour aplanir ces difficultés et celles qui pourraient se présenter. Comme riant de mes scrupules, et avant que j'eusse osé parler clairement, ils commencèrent à débattre la question ouvertement, avec autant de liberté que s'il s'agissait du contrat de vente le plus licite. Ils me soutirèrent, en somme, un bon morceau de terrain, et un certain nombre de «*petits lots*» pour Miro, trésorier

municipal, Antonio Casajuana, frère du président de la Municipalité, mon ancien chef et plusieurs membres du Conseil dont il fallait conquérir les votes. J'accédai à toutes leurs prétentions qui, relativement, n'étaient pas énormes, si l'on tient compte que je leur donnais des terrains presque sans valeur et qu'eux me rétribuaient en argent, appartenant à autrui, si l'on veut, mais comptant et en espèces sonnantes et trébuchantes. En effet, la Municipalité allait me payer à un prix élevé la superficie des rues qui décupleraient précisément la valeur de mes terrains.

J'eus à vaincre une résistance plus grande, celle de *petite mère*, qui ne voulait pour rien au monde que la propriété fût divisée, et encore moins qu'on en vendît une partie, comme c'était mon projet. Elle voulait la conserver telle qu'elle était du vivant de son mari, et toute modification lui semblait un crime.

- *Mais tout est à toi ! – s'écriait-elle – Attends que je meure, et tu l'auras, comme tu l'as dès maintenant, mais, pas pour tout fractionner et tout jeter à la rue. Fernando n'aurait jamais vendu ni divisé la propriété ! ...*
- *Si cela lui avait convenu, si, petite mère, n'en doute pas !*

Ce ne fut qu'après d'interminables discussions qu'elle consentit à demander le partage judiciaire de l'indivis. Autrement, il m'aurait toujours été impossible de réaliser cette opération si habilement conduite.

Enfin, mon affaire terminée, je m'en allai de Los Sunchos, non sans avoir à supporter une demi-douzaine de banquets et de soirées avec lesquels me fêtèrent mes concitoyens déjà convaincus que je leur faisais effectivement honneur. Mais comme j'avais entrepris ce voyage sous le prétexte d'inspecter la police des départements, je ne pus faire moins que visiter, pour la forme, le Commissariat de Los Sunchos que continuait à diriger mon vieil ami don Sandalio Suarez, le plus assidu des habitués à toutes les manifestations de sympathie qu'on avait organisées.

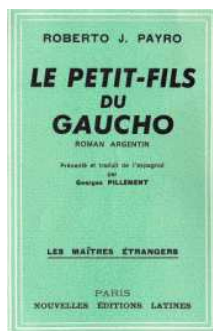
Du premier coup d'oeil, je compris que don Sandalio « *mangeait* » vingt agents de police, c'est-à-dire qu'il n'avait que la moitié du personnel signalé sur l'état de service, et que la solde de l'autre moitié servait à augmenter largement ses modestes émoluments. Et quand je passai une revue, je m'amusai beaucoup à voir la tête qu'il faisait en écoutant mes

observations :

- *Mais, don Sandalio ! C'est vraiment trop peu de monde pour un département aussi grand que celui de Los Sunchos. Il faudra augmenter le personnel. Combien avez-vous d'hommes ?*
- *Oh ! il n'est pas nécessaire de l'augmenter – répondit-il vivement en esquivant le chiffre accusateur –. Il y en a assez.*
- *Mais, vous me « garantissez » la sécurité de Los Sunchos, avec si peu de monde, don Sandalio ? – insistai-je – Sachez que c'est une des polices les plus pauvres ! ...*
- *Si je le garantis ? Je le crois bien ! Laisse cela. Tu peux t'en aller tranquille. Ici, il ne bougera pas une mouche ...*
- *Quel don Sandalio vous faites ! Je suis sans crainte ! Il y en a encore d'autres plus gourmands ! ... – dis-je enfin pour le tranquilliser sans passer pour un niais.*

Il me regarda comme un Dieu et, depuis ce moment-là, je pus être assuré de sa fidélité ... tant que je serais chef de police.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>

« *Les habits gauchos en Argentine : bombacha et ponchos* » :

<http://www.argentina-excepcion.com/guide-voyage/chevaux-gauchos-argentine/habits-gauchos>

<https://latamst.ku.edu/argentina>

